

Philippe Clévenot : « Le travail de l'acteur, c'est dans la rue comme sur le plateau. »

Q u'est-ce que tu en penses ? » demande Louis Jovet à Claudia, une élève (douée) de sa classe au Conservatoire d'art dramatique. Ainsi commence *Elvire Jovet 40*, un spectacle conçu et réalisé par Brigitte Jacques d'après les sept leçons que le professeur donne à l'élève sur la seconde scène d'*Elvire* dans le *Don Juan* de Molière. « Qu'est-ce que tu en penses ? » demande Philippe Clévenot (Jovet) à Maria de Medeiros (Claudia). A la voix imposante et familière de Jovet succède, sans s'y brouiller, celle de Clévenot, toute différente et cependant aussi imposante dans sa fragilité. Autour du professeur et de Claudia, deux jeunes élèves presque muets et aussi présents qu'ils le peuvent écoutent, observent ce dialogue qui nous vient d'outre-tombe de juin 1940.

Le spectacle déjà donné la saison dernière est repris à l'Athénée après avoir triomphé cet été au Brésil, et plus encore en Uruguay et en Argentine. Les comédiens jouent souvent dans ces théâtres d'Amérique du Sud où Louis Jovet passa avec sa troupe lors de sa célèbre tournée entre 1942 et 1945.

Philippe Clévenot ne s'explique entièrement ce succès. Comment prévoir en effet l'engouement du public sud-américain pour cette « cuisine interne », ces répétitions lancinantes, ces gestes cent fois repris, ces phrases cent fois réinventées, qu'ont répétées et réinventées pour nous Clévenot et Maria de Medeiros ? Clévenot se souvient n'avoir jamais éprouvé auparavant ce silence de la grande salle pleine du théâtre de Montevideo « ce recueillement qui faisait que, comme au concert, les spectateurs retenaient leur toux, presque leur respiration, jusqu'aux changements de scènes. »

Il restera, pour une fois, quelques traces d'*Elvire Jovet 40* : un film tourné par Benoît Jacquot et un album bleu publié par les éditions Beba, qui reproduit les 7 leçons (tirées de *Molière et la comédie classique* de Louis Jovet, Gallimard), les photos du spectacle réalisées par Pénélope Chauvelot et commentées par Brigitte Jacques et François Regnault, avec plus de jubilation que de nostalgie.

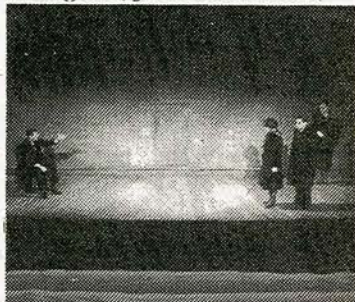
Philippe Clévenot a choisi deux de ces photos. Et à son tour, pour *Libération*, les commente.

« Les photos des spectacles dans lesquels on joue, lorsqu'on les regarde des années plus tard peuvent donner des renseignements, mais plus sur l'esprit du spectacle que sur le jeu proprement dit. Ce geste de main que je fais là, je le reconnais. De temps en temps, les photos fixent un mouvement qu'on ne contrôle pas, dont on ne se souciait pas mais qu'on peut alors tempérer, ou exécuter en connaissance de cause.

« Si on ne sait rien de son histoire, cette photo est étrange. On se demande s'il s'agit de théâtre amateur, on ne peut pas la dater... La porte du rideau de fer est au milieu, c'est très rare, en général elle est toujours décentrée côté jardin (à gauche). Ça a l'air de se passer dans un théâtre vide, je le sais parce qu'il m'arrive de répéter dans des théâtres vides et il y a toujours ces draps sur les fauteuils. Les acteurs ont l'air d'être en civil. Les trois à droite semblent avoir peur ; ils regardent fixement celui qui est assis à gauche.



« Ce geste, je le reconnais »



« On est en septembre 40 »

Le geste de celui-ci ne trahit peut-être pas une volonté de faire voir, mais plutôt un souci de les accueillir, et les autres restent dubitatifs, comme des élèves qui penseraient de leur prof : il est fou.

Non, l'homme assis ne sourit pas, il est au bord des larmes... « Je connais la scène par cœur, j'ai du mal à m'en extirper. Disons plutôt : au bout d'une année de travail sur plusieurs scènes d'*Elvire*, aucun progrès n'est à constater, il y a même recul. L'interprète d'*Elvire* se désespère. Jovet se met à jouer devant trois personnes interdites. Il se joue sa scène. Il se joue *Elvire* dans une langue que lui seul connaît. Ne dit-il pas à l'élève : « Ce serait une langue inconnue que tu dirais, cela vaudrait mieux ».

« On est en septembre 1940. Le théâtre continue. L'automne doit être assez frais puisque les gens à droite sont en manteau. Il semblerait que Jovet, à gauche, soit le seul à ne pas avoir froid.

« Le spectacle est fait pour restituer l'esprit de Jovet. L'imiter aurait laissé de côté sa liberté. Mais si je ne partageais pas absolument ses idées, je n'aurais pas pu jouer ce rôle. Aujourd'hui on aurait probablement du mal à parler comme il le faisait. Il utilise des termes qui semblent exagérés, qui pendent trop vers la vocation, l'extatisme. Mais en général, il donne des indications techniques éblouissantes : à tel point que si on le lit, on file direct au Conservatoire. Mais l'essentiel est ce qu'il dit sur le travail de méditation que doit faire l'acteur, qui est un travail de tous les jours, dans la rue comme sur le plateau. Il est clair que le spectacle est aussi délicat que la musique de chambre. Un quatuor.

« Et en plus, c'est rare de jouer tout en faisant croire qu'il n'y a personne dans la salle. C'est un sentiment assez agréable, et en même temps très périlleux, parce que ça rassure. Je crois que c'est une des raisons du succès : cela permet aux spectateurs de retrouver une sorte de liberté, comme s'ils s'étaient assis en ayant obtenu la permission de voir et d'écouter, le droit de prendre parti pendant la leçon, pour l'élève et pour le maître. »

Propos recueillis par
Marion SCALI

Athénée, 47. 42. 67. 27. « *Elvire Jovet 40* » Editions Beba 95 F.